

NATHALIE SAGE

GRAND JOUR

Nouvelle policière

©Nathalie Sage - 2020

« C'est ta dernière chance, la dernière, tu comprends ? » Ces mots-là rebondissaient encore dans sa tête, lourds comme une menace. En principe, une chance, c'est une opportunité, une note fraîche dans la gamme des possibles. Mais lorsque c'est José qui vous le dit en vous pointant son doigt rougeaud sous le nez, alors cette chance s'apparente à une impasse. José... avec son ventre massif dégoulinant sur ses jambes, ses joues empourprées de colère et ses yeux bleus dardant sur elle toute sa rancœur. Qu'est-ce qu'il espérait au juste ? Qu'elle cède comme ça, au nom d'une chance dont il tiendrait les rênes ? « Je ne peux pas, José, je suis désolée ». Voilà ce qu'elle avait répondu à sa dernière chance.

« Salut Cam, c'est Paul. Tu peux me rejoindre au Gymnase Clermont dès que tu as le message ? On vient d'être appelé. Un type pendu au panier de basket. Si lourd, le gars, que le panneau s'est écroulé. Bref, j'ai peur que ce ne soit ton coach de volley. J'ai voulu te prévenir. Ça ressemble bien à un suicide, mais j'ai un p'tit doute. Je t'attends. »

Réveillée aux aurores par sa messagerie, Camille enfile son jogging et s'accorde 20 minutes de course avant de rejoindre son collègue. Une nuit dense et humide accueille ses premières foulées lorsqu'elle se dirige vers le « Bois d'amour ». L'hiver est timide pour un mois de janvier, mais le soleil a encore une heure devant lui avant de se montrer, Camille s'enfonce dans un noir quasi complet. Ses baskets arpentent le sol de façon automatique et suivent un parcours familier : descendre dans le bois, emprunter la passerelle, suivre le chemin piétonnier qui longe la rocade, revenir par la piste cyclable et clore par quelques exercices d'étirement.

Aujourd'hui, courir n'est plus un plaisir dans son existence, c'est devenu une nécessité à laquelle elle se soumet quotidiennement. Camille a une plastique parfaite et se doit de l'entretenir : une ligne impeccable, mince et musclée, un regard soutenu par des yeux d'or - plus rare que le vert, mais plus troublant que le bleu - un nez mince et insolemment droit, des lèvres délicates et charnues sur un sourire d'une sensualité embarrassante. Cet ensemble fait d'elle une flic redoutable, car personne n'ose vraiment l'affronter. Les suspects ont la

bouche sèche et se laissent dominer sans résistance, quand les témoins ne cessent de parler pour combler la gêne qui s'installe inmanquablement.

La première victime de ce pouvoir est Camille elle-même. Réduite à cette réalité ostensible, elle dompte cet atout depuis trop longtemps pour risquer de le brader. La quarantaine approche et Camille sent bien que le virage à prendre va être serré.

Paul s'y casse les dents depuis quelques années. Sans être particulièrement présomptueux, Paul sait qu'il est à classer parmi les beaux garçons et qu'il est pas trop con. Pourtant, Camille reste inatteignable :

- Je ne sors jamais avec des collègues, lui assène-t-elle à chaque invitation.

Bref, Paul n'a pas d'autre choix que de se contenter de cette réponse et se satisfaire de la côtoyer au quotidien. Il a fini par se dire qu'elle était certainement lesbienne, et que dans la police, ça ne s'affiche pas. Maigre consolation qui ne donne pas d'explication satisfaisante au célibat dans lequel sa collègue est installée et qui soulève l'incompréhension la plus totale de tout son entourage.

Assis sur le muret devant le gymnase, Paul guette l'arrivée de Camille. Il connaît ses habitudes et sait qu'elle ne viendra pas avant son jogging. L'heure est trop matinale pour qu'il ait eu le temps de trouver un café, il occupe le temps en fumant clope sur clope. Les volutes de fumée bleue tiennent compagnie à ses pensées. Arrivé sur les lieux avec la première équipe, Paul a déjà fait un premier tour de la scène, et bien que tout concorde pour attester la thèse du suicide, un élément le perturbe.

Le pas franc et alerte de Camille le tire de ses réflexions.

- Alors, demande-t-elle avant même de dire bonjour, ça se présente comment ?
- Salut Cam, dit Paul en s'approchant pour lui faire la bise - rituel qu'il lui impose chaque jour, matin et soir.
- Mouais, salut. Donc ?
- C'est bien José Molinaro, ton entraîneur. Je suis désolé. Je sais bien que ce n'était pas trop ton pote, mais bon, ce n'est pas marrant.
- Comme tu dis, ce n'est pas marrant.

Camille lui jette un regard en coin et s'avance vers la porte du gymnase. Le bâtiment grisâtre semble avoir de la peine à tenir debout. Il est daté de la fin des années 70 et ça se voit. Il survit parce qu'on a besoin de lui, mais il mériterait un sacré coup de jeune. Camille tire la lourde porte et passe les rubalises installées à l'entrée. Du haut des marches, elle a une vue plongeante sur la scène.

Elle prend une longue inspiration - ce sera sa seule manifestation d'émotion - et jette un œil au corps volumineux de José étalé sur le sol. L'équipe médicale s'affaire autour de lui, un jeune médecin tente de palper son pouls à travers l'amas graisseux qui lui enrobe le corps. « C'est peine perdue, se dit-elle ». Une longue corde de pêcheur lui entoure le cou. Ses bras sont mollement dépliés autour de lui et ses jambes sont croisées comme pourraient l'être celles d'un pantin qu'un marionnettiste aurait abandonné. C'est la première fois qu'elle connaît une victime. Camille ressort et interpelle Paul du regard. Il s'approche, lui tend une cigarette :

- Laisse, dit-il, je m'en occupe, on se retrouve au bureau. Tu as vu ?
- Oui, j'ai vu.
- Je veux dire : tu as vu...
- Oui, j'ai vu la chaise au milieu des terrains. J'ai vu. On en parle au bureau, je te laisse gérer avec la scientifique et l'équipe médicale. José était peut-être un pauvre type, mais il ne méritait pas ça.
- Non. Personne ne mérite ça.
- Mouais.

Camille se glisse dans sa voiture et prend quelques minutes avant de partir. Son cœur bat fort, elle ne s'attendait pas à ça.

Un flot de voitures investit le boulevard Jean Sarrailh, quelques étudiants commencent à user le trottoir en direction de la fac. L'heure tourne et Camille n'a pas encore pris son café. Elle démarre le moteur, s'engage dans la rue et glisse un regard vers le bâtiment où git le corps de José.

Intrigué par cette chaise posée au milieu de la raquette, Paul lui tourne tout autour. Personne n'assiste à un suicide. Sauf s'il s'agit d'un meurtre.

-
- Tu veux ouvrir une enquête parce qu'il y a une chaise ? s'étonne Camille.
 - Oui ! Tu as une explication à ça ? l'interroge Paul.
 - Évidemment, voyons ! José tente de se suicider, la chaise est trop basse pour atteindre la corde, il prend l'escabeau, pousse la chaise au milieu, et basta. Tu te prends la tête pour rien.
 - Je ne sais pas pourquoi, mais je bloque. Il installe la corde avec l'escabeau, OK ?
 - OK.
 - Et il va chercher une chaise pour le grand final ?
 - Faut croire, puisque la chaise est là.
 - Moi, ça ne me va pas. Je vais poser deux-trois questions à tes potes de l'équipe. Vous aviez entraîné, hier ?
 - Tu m'interroges là, Paul ?
 - Camille, putain ! Qu'est-ce que tu as depuis ce matin, t'es carrément space. José va te manquer ou quoi ?

Les rires goguenards du commissariat viennent ponctuer la boutade de Paul.

- Très drôle, dit Camille en balayant la pièce de son regard doré.

Les moqueries s'essoufflent instantanément.

- Ben, écoute, tu vois, ça me fait bizarre d'enquêter sur un type que je connais. Et que je suis certainement la dernière personne à avoir vu vivant, ajoute-t-elle en baissant la voix.
- Quoi ? dit Paul en l'entraînant par le bras pour l'installer dans une petite pièce attenante.

Camille prend un tabouret et laisse son regard longer les murs puis se glisser derrière les vitres. Le bureau est à l'image du commissariat, poussif et vieilli. Pourtant par la fenêtre, les témoins comme les suspects jouissent d'une vue imprenable sur une maison de maître. C'est la première fois que Camille se retrouve assise ici. Elle est frappée par le cynisme du spectacle.

- Raconte, amorce Paul.

- Hier, après l'entraînement, on a bossé avec José. Tu sais que je suis la trésorière du club ? Je suis partie vers 22 h.
- OK.
- Tu as eu des news du médecin ? On sait à quelle heure sa mort est estimée ?
- Il est..., commence Paul, j'en sais rien, j'ai pas encore eu la légiste en ligne, c'est Virginie qui s'occupe de lui. Camille, faut te sortir de l'enquête. Je suis désolé, mais si on se parle en « off », je me fous dans la merde.
- Je sais, mais te fais pas de bile. Il s'est suicidé, Paul, y'a pas d'enquête.

Paul se lève et ouvre la porte, faisant signe à Camille de sortir.

- Prends ta journée, s'il te plaît, dit-il d'un ton qui ne souffre pas de refus.

Boosté par la nécessité de s'imposer, Paul se sent pousser des ailes et contre toute attente, Camille se contente d'un regard vide et indifférent.

Mina a 25 ans, des joues rosies et un minois de petite fille. Flurette, elle n'en est pas moins une passeuse prometteuse. Elle a intégré l'équipe il y a trois ans.

- Bonjour, Mina, j'ai quelques questions à vous poser au sujet de l'incident concernant José.
- Bien sûr, je comprends. Pourquoi vous parlez d'incident ? Il ne s'est pas suicidé ?
- Probablement si. Mais nous avons besoin d'éclaircir quelques points.

La jeune volleyeuse se veut coopérative, elle cherche à fournir les meilleures réponses possibles, ce que font souvent les témoins, plutôt que de répondre simplement aux questions. Son témoignage est sans grand intérêt, long et inutile, comme l'ont été tous les autres jusqu'ici.

Finalement, la seule chose que Paul aura gagnée, c'est de devoir trouver un moyen de s'excuser auprès de Camille sans passer pour un abruti.

- Je vous remercie pour votre aide.
- Vous avez aussi interrogé Camille ? bafouille-t-elle en se tortillant les doigts.
- Pardon ?
- Excusez-moi, je demandais ça comme ça. C'est juste que c'est une situation étrange.

- Pourquoi ?
- Pour rien ! Parce qu'elle est policière avec vous, c'est tout.

Le visage de Mina se gonfle d'un litre de sang, ses joues sont pourpres et son souffle court. Paul s'en veut de sa brutalité, il est tellement préoccupé par la grossièreté dont il a fait preuve à l'égard de sa coéquipière qu'il en devient agressif.

- C'est moi qui m'excuse, Mina. Je suis un peu tendu par cette affaire.
- Pas de problème...

Un silence s'installe avant qu'elle ne quitte le bureau. Une idée fugace lui traverse l'esprit, mais s'évapore aussitôt. Agacé par le sentiment que quelque chose lui échappe malgré tout, Paul va prendre un café allongé avant d'interroger la dernière joueuse de l'équipe, Audrey.

Audrey doit mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. Solide et nerveuse, elle a autant de gouaille que de physique.

- Je vous écoute, madame Goujon, si vous voulez bien me raconter l'entraînement d'hier et tout ce qui pourrait éclairer les événements qui ont suivi.
- Vous voulez dire le meurtre de José ? dit la grande Audrey en mâchant son chewing-gum à grand renfort de coup de mâchoires.

Habitué aux coups d'éclat, Paul ne réagit pas davantage et tend à Audrey une poubelle, où elle comprend qu'elle doit cracher sa gomme. Paul a toujours détesté les interrogatoires « ruminants ». Cela lui met les nerfs en pelote.

- Pourquoi parlez-vous de meurtre ?
- Voyez ça avec votre collègue. La bombasse. Elle s'est engueulée avec José hier, grave. Elle vous en a pas parlé, Barbie ?
- À quel sujet ? répond-Paul en faisant l'impasse sur les attaques.
- Hein ?
- À quel sujet, se sont-ils disputés ?
- Qu'est-ce que j'en sais ! Des histoires de thunes, sûrement, y' a bien que pour ça que les deux pouvaient s'enfermer dans le bureau !
- Vous n'êtes pas en manque d'humour, madame Goujon, pouvons-nous en rester à notre propos. Pourquoi des histoires d'argent ?
- Elle est trésorière de l'association, donc je me dis que cela ne peut être que ça.

- L'association rencontrait des problèmes financiers ?
- Non.
- Donc ?
- Ben, j'sais pas, c'est votre boulot !
- OK, je vois. Donc, ils se sont disputés. Comment le savez-vous et avez-vous entendu quelque chose ?
- Hier, j'ai traîné dans le vestiaire. J'avais un rencard et pas le temps de rentrer chez moi. Du coup, j'ai pris mon temps, pour que les filles partent et que je puisse prendre une douche. On dirait peut-être pas, mais je suis pudique, j'aime pas afficher mon corps. Remarquez, c'est normal avec ma charpente ! ajoute-t-elle avec un rire gras.

Impassible, Paul attend l'avancée du propos, tout en s'étonnant de la facilité que peuvent avoir certains à se dévoiler.

- Et ? l'encourage-t-il.
- Et, en sortant, j'ai entendu crier.
- Dans le bureau ?
- Non, ils étaient dans le gymnase.
- Vous avez entendu quoi ?
- José disait un truc comme : « Ça ne peut pas durer comme ça ». Elle répondait : « Et pourquoi pas ? » et ça plusieurs fois de suite. Rien de plus. Je serais bien restée, mais comme je vous ai dit, j'avais rencard.

Paul passe sa main sur sa nuque, l'intuition que les choses ne se sont pas passées comme on voudrait le lui faire croire, se précise. Il le reconnaît aux frémissements qui lui chatouillent la nuque.

Après le départ d'Audrey, Paul se plonge dans les différents témoignages qu'il a récoltés en espérant y détecter un élément nouveau. La situation est affreusement simple et pourtant la solution proposée lui est indigeste.

José a 42 ans, obèse depuis toujours, il a fait du volley-ball sa passion. À défaut de pouvoir y jouer, il a fondé l'association, s'est constitué un bureau et s'est engagé corps et âme dans cette activité. Il gagne son pain, par ailleurs, en tant qu'informaticien. Il vit seul, personne ne sait s'il a déjà eu des conquêtes. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est sous le charme de Camille, mais il n'est pas le seul, cela ne saurait avoir un caractère exceptionnel. Toutes

les joueuses reconnaissent que Camille s'est engagée avec sérieux dans son rôle de trésorière donc toutes lui pardonnent de si mal jouer.

Mal jouer. Mal jouer.

Camille, flic remarquable, d'une beauté remarquable, qui mène une vie maîtrisée s'emploie depuis deux ans à pratiquer un sport dans lequel elle est mauvaise. Voilà ce qui ne tient pas.

-
- Mina, je me suis permis de vous convoquer une nouvelle fois parce que j'ai la sensation que vous ne m'avez pas tout dit.
 - Ah, je ne sais pas..., marmonne la jeune femme.
 - Ne vous embarrassez pas, je vais être direct. Peu importe que Camille soit ma collègue. Vous savez quelque chose la concernant que je dois connaître.
 - Je ne suis pas sûre...
 - Si, vous l'êtes. Vous êtes dans un commissariat et je sais que Camille ne sait pas jouer au volley-ball. Elle était au club pour une autre raison, je veux savoir laquelle.

Mina a le regard hésitant, ses yeux circulent tout autour de la pièce.

- Mina, nous sommes sur une enquête, ce n'est pas un jeu. Les secrets n'ont pas lieu d'être.
- Pour José, elle était là pour José.
- Pour José ? C'est-à-dire ? C'est un proche ? Un frère caché ?
- Son amant, c'était son amant.
- Bien sûr, ironise-Paul en saisissant son téléphone qui ne cesse de sonner.

Il jette un œil à son écran : « Virginie légiste ». Il le met sur vibreur et repose son smartphone, écran contre la table.

- Alors, plus sérieusement, qui est José pour Camille ?
- Son amant, s'irrite Mina.

Paul, éreinté, perd patience.

- Ne vous foutez pas davantage de moi, Mina, la journée a été très longue.

La frimousse de Mina se met alors à vibrer.

- Elle avait raison, en fait. Vous aussi, vous êtes comme tous les autres !
- Quoi ?

Mina, furieuse, se lève et frappe les deux poings sur la table.

- Il y a six mois, je suis revenue après un entraînement, j'avais perdu ma médaille de baptême. J'étais paniquée à l'idée de ne pas la retrouver. Ne pouvant attendre, je suis revenue et ai trouvé la porte encore ouverte. Ravie, je suis entrée et ai trouvé mon bijou dans le vestiaire. En sortant, je les ai entendus. Dans le bureau. Leur souffle, les cris et gémissements ne faisaient aucun doute. Au départ, je ne savais pas de qui il s'agissait, j'étais gênée et j'allais repartir sur la pointe des pieds quand j'ai entendu leur voix, ils se parlaient et se disaient de jolies choses. Je les ai reconnus.

Paul, abasourdi, écoute le récit de Mina, bouche bée. Il se ressaisit, cherche un peu de salive, alors que son téléphone ne cesse de vibrer :

- Comment êtes-vous sûre ?
- J'ai parlé à José quelques jours plus tard, je lui avais confié mon PC. Il m'a fait jurer de ne jamais le dévoiler. Sinon, il la perdrait. Elle l'aimait, mais elle tenait trop à son image pour s'afficher avec lui. Je lui ai dit ce que j'en pensais, que c'était minable de sa part à elle de le traiter comme ça. Il m'a dit que je ne pouvais pas comprendre. Quand je vois votre réaction, je me dis que c'est elle qui avait raison. Jamais, elle ne lui aurait fait du mal.

L'officier reprend ses esprits :

- Vous dites qu'elle ne lui aurait jamais fait de mal, mais s'il l'avait menacé de tout révéler ? Parce qu'elle voulait le quitter par exemple ?
- Non..., non, ce n'est pas possible.

Mina perd pied à son tour, s'en voulant d'avoir trahi la confiance de son ami. Les larmes coulant sur ses joues, elle cache son visage dans ses bras.

- Merci, Mina, de votre témoignage, vous avez fait ce qu'il fallait, dit-il en lui passant la main dans le dos.

Paul lui donne congé et prend connaissance de l'appel qui le harcèle depuis plusieurs minutes.

Camille se sent toute petite, assise dans cette pièce où elle occupe traditionnellement le siège d'en face. Voilà que tout est fini et qu'elle aura finalement tout perdu. « C'est ta dernière chance » sont les derniers mots qu'il aura eus pour elle. Tu parles.

- Bonjour, Camille, comment te sens-tu ?
- Épargne-moi l'exercice, tu veux bien. Viens-en au fait.
- Il s'est passé quoi hier ?
- Qu'est-ce que tu sais ?
- Camille... ne joue pas à ça.

Les yeux embués, Camille garde la tête haute. Paul déglutit, bouleversé malgré lui, par sa coéquipière.

- J'ai besoin de savoir ce que tu sais, précise-t-elle.

Après un temps d'hésitation, Paul choisit d'accéder à sa demande.

- Qu'il était ton amant.
- Tu l'as cru quand on te l'a dit ?
- Non.
- Et tu y crois maintenant ?
- J'ai eu du mal, j'avoue... Camille, venons-en au fait.
- Il est là, le fait : que mon amour pour lui était incroyable ! Donc impossible.
- Quoi ? C'est une blague ! s'agace Paul.
- Tu vois, ta réaction ? Tu n'y crois pas !
- Camille, tu me fais peur là ! Tu es plus tordue que je ne l'imaginais.
- ...
- Je suis bluffé... Comment peut-on avoir autant honte d'aimer quelqu'un ?

Camille lui offre un regard noir en guise de réponse. Le cœur de Paul se serre, cette histoire dépasse son entendement.

- Ne me dis pas que tu as voulu le tuer ? souffle-t-il.

Abattue - comme jamais il ne l'a vue - Camille lui fait l'effet d'une poupée de porcelaine ébréchée. Son visage blafard lève sur lui ses yeux dorés, humides de larmes.

- Paul, j'ai tout d'une mante religieuse, mais je n'en suis pas une. Je ne l'ai pas tué et tu le sais.

Des sanglots s'échappent de la gorge de Camille qui peine à reprendre son souffle.

- Je l'aimais. J'adorais tout de sa disgrâce : les replis de son ventre, l'odeur boisée de son corps humide, ses doigts gras et si doux, sa voix chaude, ses rires francs, tout...

Paul ne trouve aucun mot pour accueillir cet aveu.

- Tu étais là, quand il a voulu se suicider ?
- J'étais là. Jamais je n'ai pensé qu'il le ferait. Jamais.
- Que s'est-il passé alors ?
- Je suis partie, confiante. Il m'a demandé de nous laisser une chance d'exister au grand jour. Il m'a dit que ce serait la dernière chance qu'il m'offrirait.

Effondrée, elle ne peut poursuivre son récit.

- Il est conscient.
- ...
- Camille ? José, il est vivant.

Camille relève la tête, ses oreilles bourdonnent, les mots de Paul pénètrent lentement son cerveau.

- Qu'est-ce que tu dis ?
- José, ce matin. Il n'était pas mort. Son poids a cassé le panneau avant qu'il ne s'étrangle, Il était inconscient, bien amoché, mais pas mort.

Camille ouvre ses grands yeux sur Paul.

- Tu vois, lui dit-il, tu l'as ta dernière chance.